

# Tumultes d'une Vie



**Gnama Hien**

# **Tumultes d'une Vie**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13853-4

# Chapitre I

Godcity s'était déjà réveillée, disons, pour ceux qui ferment l'œil la nuit. Cette ville à l'instar de toutes les capitales ne s'assoupit point peu importe l'heure. C'est une ville de joie : de jour comme de nuit, les dancings et les terrasses des buvettes ne se désemplissent pas. Certains habitants de cette agglomération ne la connaissent presque que de nuit puisqu'ils ne vaguent à leurs occupations que lorsque la nuit enrobe l'immense forêt de maisons basses et de gratte-ciels aux enseignes lumineuses. On ne s'arrête pas ici, on prend juste une pause le temps d'un sommeil nécessaire afin de récupérer un peu de force, puis, on continue sans lassitude notre course quotidienne. C'est une atmosphère qui te rappelle à chaque fois que la survie est une quête perpétuelle, une trop longue pause ressemble à un suicide ; se reposer excessivement dans cette ville, c'est vouloir faire les lacets de ses chaussures alors qu'on est poursuivi par guépard furieux. Des dancings aux commerces de rue, des ouvriers d'usines aux balayeurs des rues, la ville est en sueur tout au long des tours d'horloge quotidienne.

Depuis la fenêtre de ma chambrette, ce matin, j'observe le spectacle quotidien : les hommes de nuit rentrent chez eux alors que ceux de la journée entament leurs routines quotidiennes. Des voitures roulent à toute allure comme pour rattraper le temps que leur a volé le sommeil. Une mendicante s'installe au feu tricolore du secteur pour espérer quelques piécettes venant d'inconnus. Des écoliers attendent des bus, ils bavardent. Ces adolescents arrivent en groupuscules, se donnent de chaudes poignées de main. Certains se font des bises amicales. Des vendeurs ambulants proposent aux passants

qu'ils accostent diverses marchandises. Ce ballet est quotidien et depuis que j'ai aménagé dans cet immeuble, je prends mon café matinal en l'observant, ma tasse de café en main, debout en face de la fenêtre ; cette routine me prépare chaque matin à me jeter dans le ventre de la capitale selon mon emploi du temps. En observant les autres, j'ai l'impression de puiser ma force dans leurs férocités, cela me donne un sentiment de compétition à laquelle je dois prendre part et m'imposer : c'est un exercice de préparation pour aller arracher mon bout de pain de chaque jour.

Dans ce spectacle quasi quotidien de mes débuts de journées, certains passants sont devenus des vedettes. Parmi elles, on compte un vieillard qui chaque jour de bonne heure matinale fait une marche en guise de sport, c'est un homme qui a une énergie incroyable. Il y a aussi la mendicante du coin de la rue, le détenteur d'un bazar qui étale ses marchandises sur le trottoir et gueule ses clients à la moindre incompréhension mais surtout un groupe de jeunes filles, ce sont les dernières à passer à chaque fois. Tout semblait synchronisé avec leur arrivée alors, dès qu'elles apparaissaient, je me précipitais sur mon sac à main pour sortir de ma chambre. Ce matin encore, je les aperçus au coin de la rue d'en face, leur point habituel de rencontre au crochet de la rue. Trois d'entre elles sont arrivées, elles se pavanent le temps d'attente de leurs amies. Ces filles font parties des personnes de nuit, elles ne rentrent chez elles qu'au petit matin. Mais ce matin, à les regarder, j'eus un sentiment bien différent du ressenti habituel. J'observai, médusée, ces filles, elles semblaient vivre sur d'autres ondes de nuages. Elles ont l'air heureux ou insouciant. Ces filles semblent être liées d'une amitié aux racines de vieux fromager et cela ne se cachent pas à travers leurs gestes. Le nombre s'agrandit, chaque arrivée entraîne des jubilations, les mêmes chaleurs d'accueil. Leurs rires me parvinrent. Un vent glacial me fit frémir, soudain ; je refermai les vitres de la fenêtre, le rideau tomba puisque je l'avais maintenu avec mes épaules, je me retournai.

Noëlla, ma colocataire, file déjà pour emprunter un gbaka (moyen de transport en commun). Elle est caissière dans une clinique privée de la place, je ne la connais pas assez, nous avons fait

connaissance par le biais d'un agent immobilier à qui j'ai expliqué que j'avais besoin de colocataire pour supporter les frais du loyer. On vivait au début comme des personnes qui passent leur nuit dans une gare routière. Elle s'était contentée simplement de savoir mon nom et ma profession, pas plus en ma connaissance et cela fait environ trois mois maintenant que nous partageons ce couchoir sans se connaître vraiment. Mais c'est une personne sympathique, nos liens commencent à prendre certaines ampleurs. Souvent, elle rentre avec de quoi se mettre sous la dent et je ne manque pas d'en faire autant. Nos dîners sont silencieux, chacune semble méditer, on se parle peu. Il y a comme une barrière mais est-ce une véritable méfiance ? Chaque soir nous rentrons épuisées et elle fait souvent la garde à son service. Moi, j'ai horreur des boulots de nuit et cela pour des raisons que je vous raconterai bientôt. Noëlla m'a lancée un « À ce soir, coloc ! », cette phrase est comme un mot de passe avant de se quitter chaque matin.

Dès qu'elle se mit à dévaler les marches des escaliers, je me remis à penser aux filles que j'observais tout à l'heure. Une envie de vous parler m'anima : il y a si peu de temps, j'étais une d'elles. Comment vous raconter ce bout de ma vie ? Sur terre, rien n'est acquis et aucune situation n'est immuable, voilà comment je m'explique pour l'heure mon petit périple terrestre.

Fleur d'innocence, j'étais, une lumière qui aimait chanter les cantiques bibliques. Onde lumineuse, j'illuminais les jours de mes parents. Personne dans ma petite ville natale n'aurait pu me prédestiner à ce tunnel sombre que je traversai. Or, le cours du fleuve de ma petite vie n'a pas hésité à faire de moi une épave à une période.

Ce matin, une envie de renaître, d'être prosélyte fervente aux pieds d'une immense cathédrale de la vie qui sonnerait en mon cœur un renouveau me traversa et je décidai de prendre la plume pour extérioriser ces mots qui foisonnent en moi, comme me l'a suggéré Kolmac. Je sortis alors mon vieux manuscrit, le réceptacle d'une vie.

Chaque société crée ses antivaleurs et lutte contre celles-ci constamment. Comment vous le dire ou du moins par quel pan vais-je commencer...

Octobre l'an 52 des indépendances et l'an 22 de la Renaissance, à peine deux ans environ que sonna un renouveau en Côte des Rives, un renouveau longtemps caressé par un nombre important de la population. La Côte des Rives est l'une de ces républiques récentes du globe. Elle fait partie des jeunes nations qui ont brisé les carcans de la servitude étrangère il y a si peu. Mais ce sont des républiques nées avec des rides qui balafrent leurs visages juvéniles. On me dira que même les « grandes républiques » ont vu le jour dans les remous et cella est bien juste. Seulement que les nôtres pouvaient bien éviter ces situations qui fâchent surtout que nos querelles ont pris racines sur des gangrènes futiles.

À l'accession des indépendances de ces jeunes nations, l'avidité des dirigeants ne tarda pas à s'afficher. Cela entraîna des guerres fratricides dans la plupart de ces pays. En ce que concerne la Côte des Rives, rien de marquant n'a ridé la face du nouveau pays. Hormis un système de royauté transposé sournoisement à la tête dans un système pourtant dit démocratique, néanmoins, tout allait bien mieux qu'ailleurs. La majorité des populations est issue de peuples ayant une tradition de royauté alors aucune opposition majeure ne se signala durant deux décennies.

La stabilité politique est généralement le soubassement d'un progrès absolu dans les pays. Le cas de la Côte des Rives ne fit pas mentir cette donne. Elle connut un essor économique remarquable dès les premières décennies. Toute prospérité attire la convoitise, en ce qui concerne les pays, ils attirent des populations d'autres horizons. Ici, le brassage culturel est bien visible à l'orée des indépendances. La Côte des Rives est une vache grâce dont le lait est généreux aux lèvres de tous. La quiétude ne pouvait que régner. Mais une monarchie traditionnelle ne rend pas compte aux sujets, elle est divine, de ce fait, elle est incontestable. La royauté voilée finit par se complaire, elle ne cachait plus ses malversations. Or, toute conception idéologique qui

manque de s'adapter devient infernale pour ceux qui subissent ses doctrines. L'élan de la royauté commença à s'essouffler. Elle n'arrivait plus séduire le petit peuple. Les problèmes surgirent dès la troisième décennie du règne de la monarchie des indépendances.

Chaque grand groupe communautaire se trouva un page aspirant au trône royal. Pour mieux justifier les aspirations, chacun des pages s'affirmait plus riverain que les autres. Et tout naturellement, les membres de leurs communautés leur emboîtaient les pas dans ce prêche de guéguerre ; une bonne frange du peuple s'enlisa dans ces mythes pourtant destructeurs. Même ceux qui savaient que ces postulats étaient infondés, les nourrissaient pour le compte des aspirants dont ils sont proches. Ils espéraient tirer profit dès que leur page sera fait roi de la Côte des Rives. Il y a des qui inhibent les consciences ; la quête de pouvoir en fait partie lorsqu'on les règles du jeu ne sont pas respectés.

Plus les années passaient, les décisions des dirigeants n'étaient plus conformes aux aspirations de la population. Les avantages du pouvoir et de la corruption ont éloigné les seigneurs des réalités des gouvernés. Une classe bourgeoise se forma ; un cercle très fermé qui ne laissait aucune fissure au venant du petit peuple de s'exprimer. Ce fut l'erreur de solidarité à ne pas commettre. Les pages laissés pour compte se confondirent à la population. Ils chantaient de chœur avec elle de nouvelles lueurs. Les idéologies qui tissent leurs nappes souterraines dans les soifs du peuple rencontrent toujours un franc succès. Diriger un peuple demande beaucoup de flexibilité car les humains se lassent facilement de la monotonie or dans le cadre du pouvoir, toute lassitude s'exprime en gueulement. Les jeunes diplômés, dépités passèrent de sympathisants à militants puis comme l'aristocratie refusait d'entendre ces voix frêles, les jeunes finirent par devenir des hommes de main des nouveaux prêcheurs politiques. La rue devint idéale pour se faire entendre. Les langues des jeunes manquaient de retenue désormais, on passa des jérémiades aux cris de rage. Les barbes grisonnantes perdirent leurs vénération et les jeunes, désœuvrés, diplômés en mains, ventres vides n'acceptaient plus le règne de ceux qu'ils qualifiaient désormais de despotes. Les

enfants des années de lutte indépendantistes sont maintenant pères d'une génération de jeunes qui ne comprennent rien à la royauté : une génération de rupture sociale.

Les palaces perdaient peu à peu la tranquillité de leur sommeil. Le nombre de frustrés ne cessait de s'accroître. La seigneurie pour une fois tendit l'oreille et finit malgré elle par se résigner à organiser des élections. Une élection présidentielle, la toute première où les votes ne se firent pas à main levée ou par applaudissements ; ces élections étaient une innovation inespérée, il y avait quelques années. La seigneurie jura que tout sera fait comme on le faisait déjà chez les « gens civilisés » qui ont soumis les peuples « rustiques » à l'exploitation, à l'impôt de capitation, à la guerre et bien d'autres choses civilisatrices dont avait besoin l'indigène pour respirer l'ère nouvelle. Oui, les barbes grisonnantes de la seigneurie ont accepté d'être jugées par le petit peuple.

C'est ainsi que naquit la première ère de cette République. Depuis ces années de liberté, la population ne jurait que par le nom du héros national ; la reconnaissance est une vertu précieuse et cela ne manque pas aux riverains. Quant à la seconde ère du pays, l'on l'a décrétée après les remous sus-expliqués : les aspirations qui ont obligé le héros national à se prêter au jeu électoral. Le premier jour de ce nouveau départ correspond à l'an 30 des indépendances et l'on baptisa cette année-là l'an 1 de la Renaissance. Les partisans du régime en place disaient simplement l'an 30 des indépendances et les partisans des nouveaux prêcheurs disaient l'an 1 de la Renaissance ; chacun savourait son petit bout de victoire.

Nous étions à l'an 52 des indépendances pour les uns et l'an 22 de la Renaissance pour les autres. Adriana, ma grande sœur était dans la fleur de l'âge. Elle venait d'obtenir son diplôme universitaire de fin de premier cycle malgré la lenteur du système universitaire. Elle ambitionnait faire carrière dans les banques tout en continuant les études. Chez nous, les études supérieures demandent une alchimie : entre l'effort personnel, l'humeur des hommes politiques et les crises socio-politiques qui détournent de tout objectif. D'ailleurs,

l'enseignement supérieur public est devenu quelque chose de gênant pour les autorités vu leurs manques d'intérêt pour cette institution. Ils préfèrent envoyer leurs enfants étudier dans des universités privées réputées ou même dans des pays où les conditions d'étude sont les meilleures, loin des pourritures d'un système qu'ils maintiennent. Comment gérer un système qui ne vous concerne guère !

Dans cette ambiance, la crise de l'emploi, comme sus-expliquée, s'est installée quelques dizaines d'années à peine après les indépendances. La volonté politique de création d'emploi se limite généralement à de grandes cérémonies filmées comme pour se moquer des personnes en quête d'emploi. Malgré ces difficultés, Adriana réussit à décrocher un stage de perfectionnement dans un établissement bancaire. C'est au cours de ce stage qu'elle fit la connaissance d'un jeune. Un homme fascinant qui fit partie des nôtres, c'est-à-dire de notre petite cellule familiale.

Dria un jour m'expliqua que : « Dès les premiers contacts son regard semblait m'illuminer ; je ne supportais pas de voir ce visage et même d'entendre ce timbre vocal. Toute la journée de cette première rencontre, je fuis la silhouette de Romy. Lorsqu'il s'approchait, je sentais sa main sur mes tresses et je frémissais en douceur sans comprendre vraiment ce qui se passait. Je passai une journée infernale et l'homme semblait omniprésent dans les locaux de la banque, je courais presque à sa vue. » Dria ne se lassait pas de parler de cet homme, c'était l'être à qui elle pensait plus. Nos premiers amours ont le plus souvent cette force d'attraction inexplicable sur nous, enfin le sentiment d'amour lui-même n'est-il pas inexplicable à base ?

Heureusement pour Dria, c'était un samedi, les locaux de l'entreprise fermaient à 12 heures 30 minutes, c'est juste une demi-journée de travail. Elle revint du travail, ce jour-là, l'air épuisé comme si elle revenait d'une course-poursuite ou d'une compétition de marathon. Dria était choriste depuis sa tendre enfance au sein de notre communauté religieuse. Elle aimait chanter, depuis toujours, elle manquait rarement les séances de répétition. C'est avec elle que je fis mes premiers pas dans l'univers de la chanson. À la maison, je

l'entendais fredonner les cantiques et je l'accompagnais médiocrement lorsque je connaissais les paroles. Mais ce jour de leur rencontre, elle ne put se rendre à la répétition, elle était plongée dans une émotion de rêveuse qui revenait de temps à autre de son monde onirique et semblait inquiète avant d'y replonger.

Le dimanche, elle constata avec embarras que la seconde soliste était souffrante. Elle serait la seule voix aiguë lors de la messe. Ce n'est pas la première fois qu'elle doit chanter toute seule ses partitions. Seulement, qu'elle a manqué à la répétition et cela l'embarassa un peu plus. Driana prit connaissance très tôt du catalogue des chansons à interpréter et comme à d'habitude, elle commença sa méditation en attendant le début de la procession pour chanter. Yves, le pianiste de la chorale accompagnait les méditations d'avant messe avec un air langoureux parsemé de mélancolie. Ma grande sœur avait évacué son stress. Avant chaque messe, elle faisait le chapelet pour confier tous au Seigneur.

Sur le perron de l'église, une clochette donna le ton au bout d'un quart d'heure d'attente. Le maître de chœur lança un « *Alléluia* » aiguë, et Dria comme à l'accoutumée accompagna d'un ton envoutant ces voix graves qui grommelaient, l'extase s'empara de l'église qui de plus belle reprenait. Les enfants de chœur aussi esquissaient une chorégraphie harmonieuse, la messe était si intéressante. Ma sœur bien qu'absente à la répétition chantait aisément, l'animation n'a pas trahi son talent de choriste. Elle chantait d'un trait comme si elle avait été à la répétition. C'est aussi normal puisqu'elle a toujours fait partie à cette chorale malgré ses longs mois d'absence pour les études, elle réintégrait sans difficulté la même chorale, on l'aimait bien dans ce groupe. Mais elle commença à tâtonner lorsqu'elle croisa le sourire d'un gentleman qui lui fit signe de la main. J'étais juste prostrée derrière elle avec maman et papa. Heureusement, la messe tendait vers la fin.

À la fin de la messe, avec précipitation, elle me demanda de l'accompagner. Je voulus informer papa et maman, Dria s'opposa formellement. Je n'étais pas contente, elle nous fera rater l'un des

moments d'après messe. Telle une tradition, chaque dimanche après la messe, on allait au glacier. Cela permettait de découdre un peu avec l'atmosphère monotone de la maison. En plus, papa était tellement occupé à travailler que ces instants représentaient les rares occasions de gaieté où on le voyait bavarder avec des connaissances. Il était un peu casanier et trouvait son refuge dans la lecture. Ces moments de détente dominicales étaient très importantes pour moi mais ce dimanche-là, Dria avait une autre préoccupation et je devais la suivre sans en savoir la raison.

Nous allions franchir le portail de la paroisse cathédrale Saint Jean-Baptiste lorsqu'une voix masculine lança : « mesdemoiselles ! » Driana voulut continuer mais je ne pus m'empêcher de me retourner. « Oui tonton » ai-je répondu, Dria feignit d'entendre l'interpellation de l'homme et continuait son chemin comme une voleuse de bijou dans un marché. L'homme s'approchait à grand pas de nous. Il insista : « Demoiselle pourriez-vous m'appeler votre amie ? » Je haussai la tête en guise de réponse et me lançai à la poursuite de Dria qui filait sans m'attendre. L'homme voulait visiblement s'adresser à elle. Il m'avait déjà devancée. Les scouts, vu la détermination de l'homme, se joignirent au concert et appelaient de vive voix Dria ; nous étions trop connus dans cette église, elle se résigna à répondre :

– Oui que fais-tu derrière ? Me lança-t-elle toute hébétée, elle espérait encore échapper à l'homme.

– C'est le tonton qui veut te parler, l'homme était déjà en face de Dria, elle évitait de le fixer du regard, elle semblait chercher un moyen de s'en défaire.

– Le connais-tu, ce tonton ? S'empressa-t-elle de me demander.

– Non, répliquai-je

Alors qu'elle m'assaillait de questions, l'homme lui sourit. Il n'était nullement embarrassé par l'attitude de ma sœur. C'est un homme lucide et calme qui dès les premiers contacts intrigue.

– Bonjour miss, ma choriste